PIERRE LOUŸS

(Pierre-Félix Louis)

Pybrac

avec quinze illustrations attribuées à
Berthommé de Saint-André

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Pierre Louÿs (1870-1925)

Les quinze illustrations de cette publication (des eaux-fortes en couleurs), proviennent d'un volume in quatro, *paru en 1933, publié aux « dépens d'un amateur, pour le profit de quelques autres ».*

Cette édition contenait vingt gravures ; cinq n'ont pas été retrouvées.

Je n'aime pas à voir au fond d'une guinguette
La tonnelle où Fifi déjeune avec Julot,
Suce le vit bandant tiré de la braguette
Et crie : « Ah ! qu'il est bon ! Quel foutre de salop ! »

Je n'aime pas qu'Irma réponde à son aïeule :
« Mais c'est vrai qu'on m'encule ! Ouvre-moi le foiron.
Je te chierai du foutre au milieu de la gueule
Et t'auras de la sauce autour de mon étron. »

Je n'aime pas à voir dans un pissoir humide
La gamine qui suce un gros patron boucher,
Boit le foutre, dégueule, et dit d'un air timide :
« M'sieur ! donnez-moi dix sous pour aller me
coucher. »

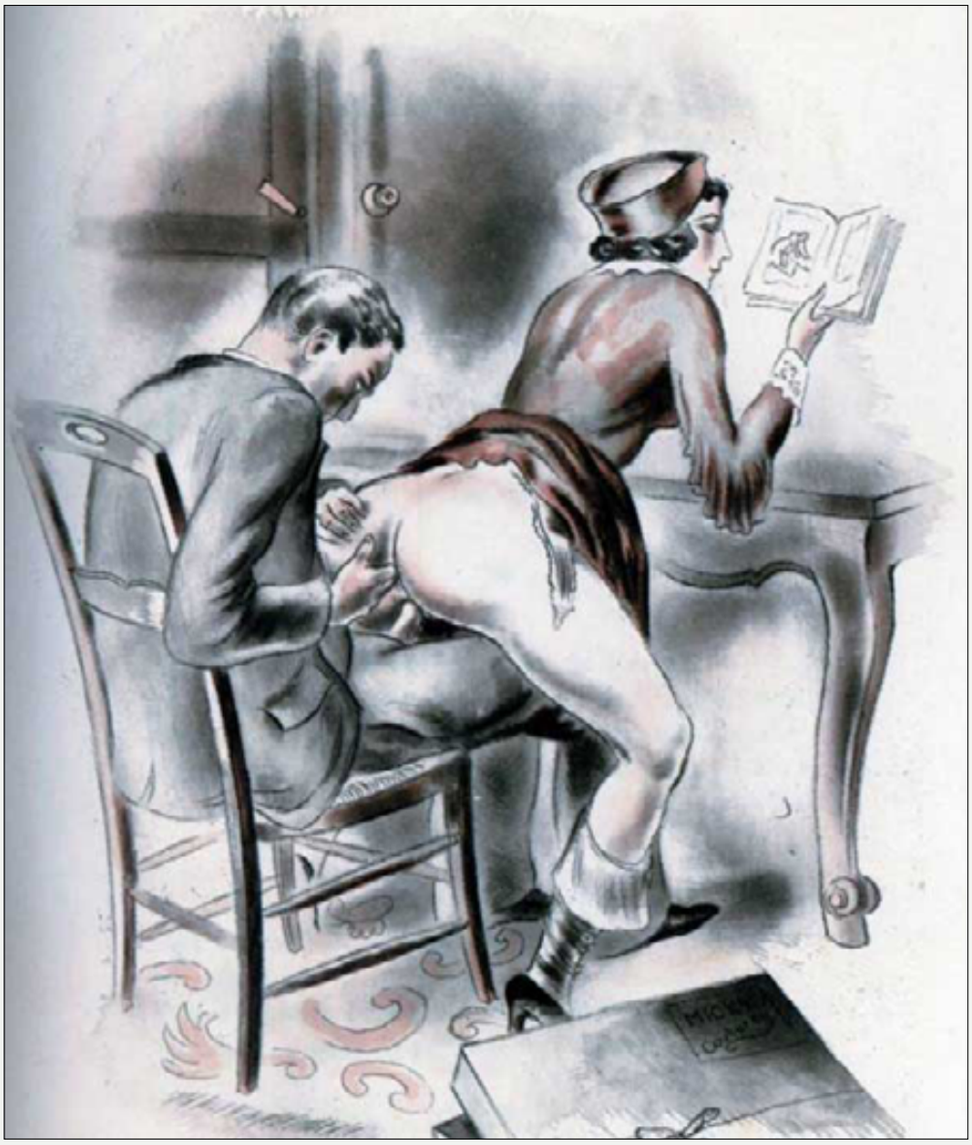
Je n'aime pas à voir ces filles gougnottes
Qui montrent leur petits derrières vicieux
Et disent : « Oui ! mais oui ! nous sommes des fiottes !
Nos moniches pour nous. Nos culs pour les messieurs. »

Je n'aime pas la fille au pur profil de sainte,
La vierge au con bardé par un gros pantalon
Qui soupire : « Papa ! Maman ! je suis enceinte ! »
Et qui pisse une gosse au milieu du salon.

Je n'aime pas à voir le lycéen coupable
Qui va montrer sa pine à la bonne d'enfants,
Laquelle entre en chaleur et baise sur la table
Et crie : « Ah ! ne jouis pas ! Monsieur ! Je vous défends ! »

Je n'aime pas à voir deux fille concubines
Se gousser sur leur lit pour la septième fois
Et dire : « Pourquoi donc sucerais-je des pines ?
Ton foutre seul me plaît. C'est lui seul que je bois. »

Je n'aime pas qu'un veuf dise à sa jeune bonne :
« Sucez-moi bien la queue et vous aurez deux sous. »
Chacun voit qu'il la trousse et même qu'il l'enconne
Mais s'en faire téter, c'est trop. Qu'en dites-vous ?



Je n'aime pas à voir qu'une gamine en verve,
Se chatouille l'anus et dise à sa maman :
« Dieu m'a donné deux trous, c'est pour que je m'en serve :
L'un pour mon enculeur, l'autre pour mon amant. »

Je n'aime pas à voir le satyre farouche
Qui fesse un trottin près d'un sentier désert,
L'enfile par le con, par le cul, par la bouche,
Puis lui taille un vagin dans l'aisselle et s'en sert.

Je n'aime pas à voir la mère complaisante
Qui mouille à pleine bouche un vit américain
Pour l'entrer dans l'anus que sa gosse présente
Et s'écrier : « Il bande ! Ah ! le petit coquin ! »

Je n'aime pas à voir la vierge au doigt lubrique

Qui, les deux pieds en l'air, masturbe sur le lit
Son pucelage en rut, gonflé, couleur de brique,
Et décharge en baisant le roman qu'elle lit.

Je n'aime pas à voir le puceau du Parnasse
Qui prend une pierreuse en guise de houri,
L'entraîne sous un pont, lui lèche la connasse
Et trouve que l'amour sent le poisson pourri.

Je n'aime pas à voir trois petites gamines
M'offrir leurs pauvres culs doublement effondrés,
Élargis par les doigts, défoncés par les pines,
Et dire en chœur : « Monsieur !... tout ce que vous voudrez. »

Je n'aime pas à voir le docteur en percale

La matrone qui soigne une fille d'amour
Et gaîment la condamne à la douche buccale,
C'est-à-dire à sucer vingt-cinq hommes par jour.

Je n'aime pas à voir le cocher de remise
Qui, sur le quai désert, enfile sa jument
Puis essuie à l'écart son vit dans sa chemise
Et regarde le con qui baille encor fumant.

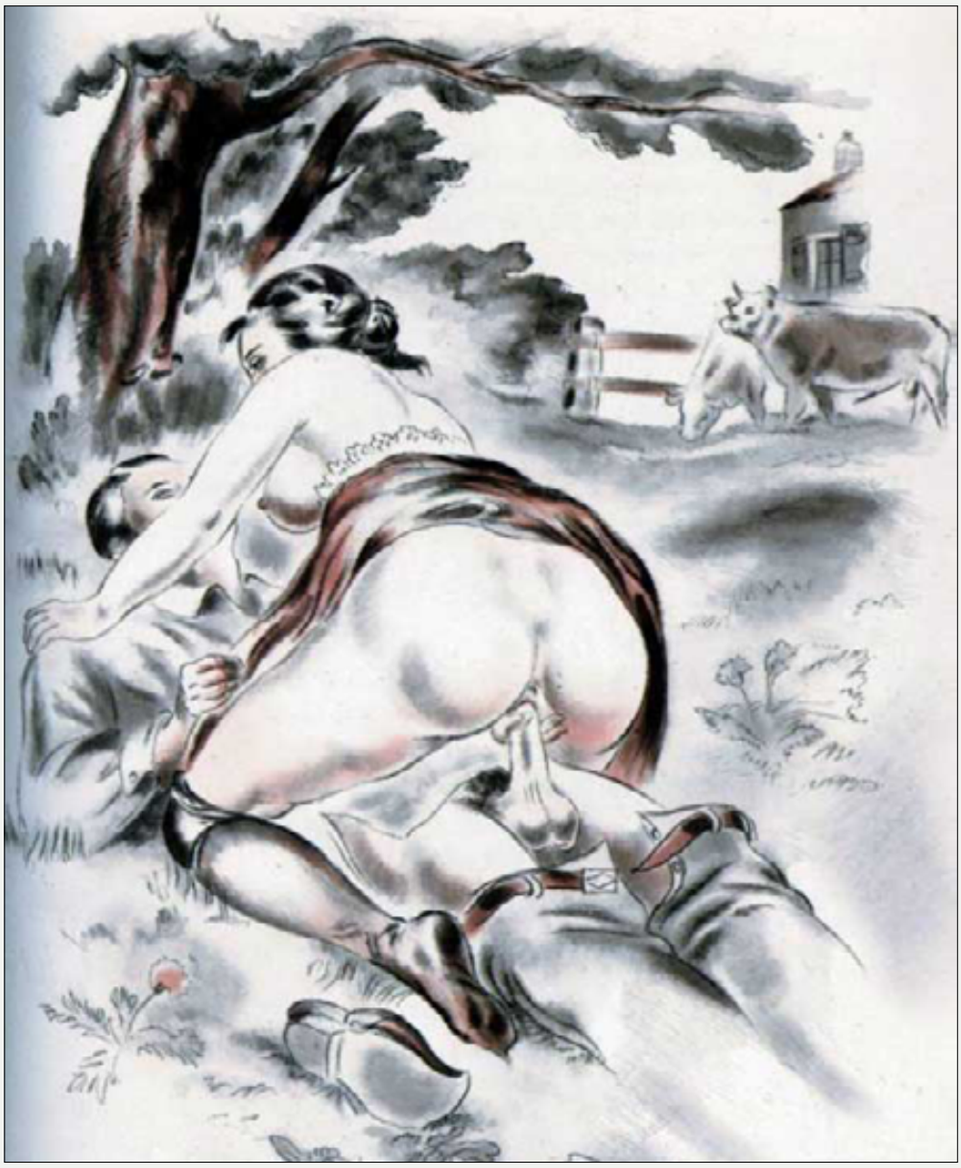
Je n'aime pas qu'au bal, par déveine ou par niche,
Quand je flanque mon pied au cul d'une beauté,
Mon petit soulier droit reste dans sa moniche
Et me laisse perplexe en boitant de côté.

Je n'aime pas à voir la nièce consentante
Qui douce, et toute nue, et la main sur les yeux

Darde la langue au cul de son énorme tante
Et pleurniche : « Maman, j'aime encore mieux le vieux. »

Je n'aime pas à voir un vit solide et large
Enculer une Agnès immonde, qui s'en fout,
Et qui crier : « Eh ! maman ! faut-il que je décharge ? »
Et se tord le derrière avec un rire fou.

Je n'aime pas coucher dans l'herbe à la campagne
Avec une bergère aux tétons chauds et droits
Qui m'empoigne les poils, prend sa main pour un pagne,
Mais qui laisse mon vit passer entre ses doigts.



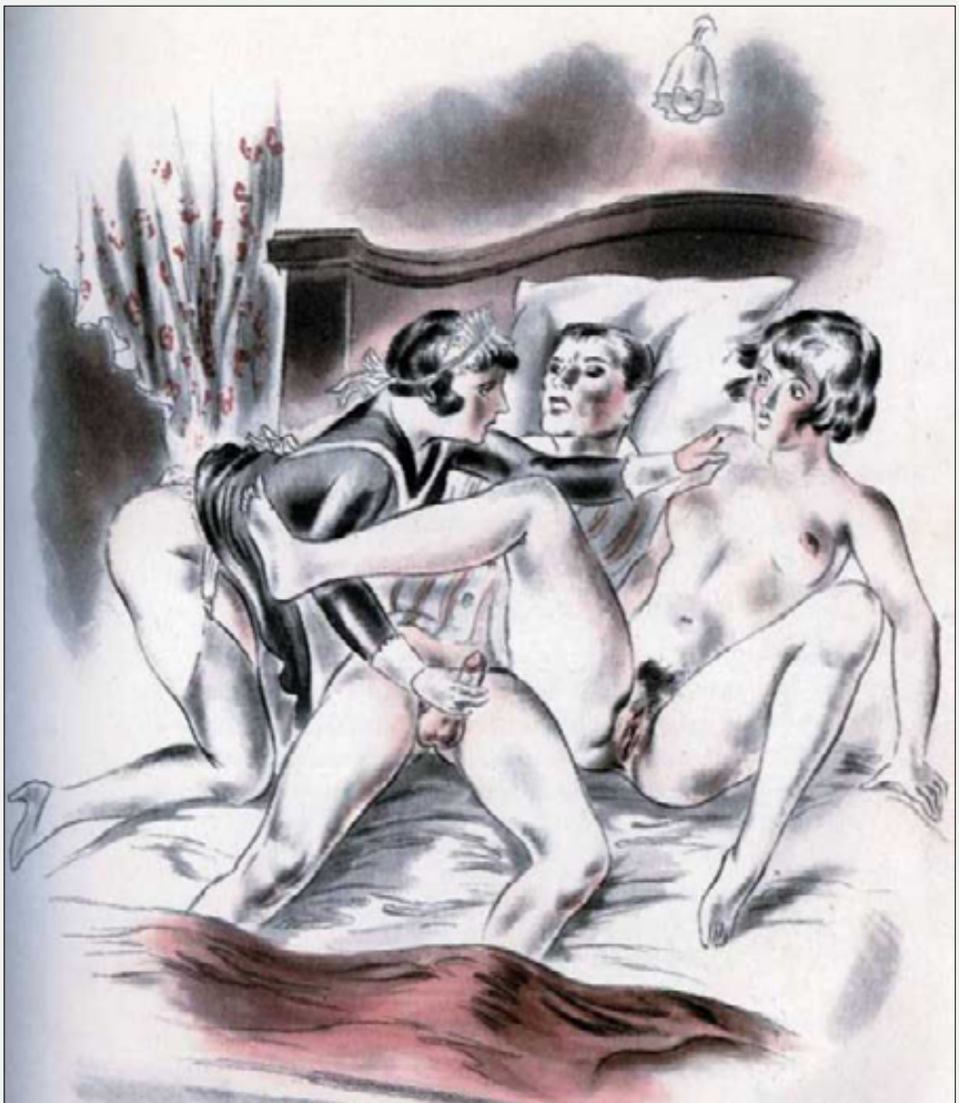
Je n'aime pas à voir la jolie Argentine
Qui trousse la nounou, lui promet un louis,

Caresse le téton, fait bander la tétine
Et se la plante au sexe en criant : « Je jouis ! »

Je n'aime pas à voir Irma changée en Muse
Qui se saoule le jour de son couronnement
Et répond : « Je sais plus par quel trou je m'amuse.
Enfile-moi partout sans le dire à maman. »

Je n'aime pas à voir qu'une gousse ironique
Suce un clitoris gros comme un bout de nichon
Puis le lâche, l'insulte et lui fasse la nique
En disant : « Branle-toi tout seul, petit cochon. »

Je n'aime pas à voir dans la cour de la ferme
Le valet qui déflore un coq sur le fumier
Et qui perd dans son cul sept décharges de sperme
Quand il pourrait baiser les filles du fermier.



Je n'aime pas à voir la jeune fille amère
Qui tire un godemiché d'une table de nuit,
Se branle avec, et dit : « C'est l'amant de ma mère.
Il la baise, il l'encule et tout ce qui s'ensuit. »

Je n'aime pas à voir la vierge simple et douce
Qui dit : « Merde ! on s'écorche à se branler pour vous
Dépucelez-moi vite ou bien je me fais gousse
Et la pine ou le con, vous savez, je m'en fous. »

Je n'aime pas à voir, le soir, à Saint Eustache
La dévote à genoux que j'encule si bien
Et qui me dit : « Monsieur ! comme le foutre tache
Finissez dans ma bouche et nul n'en saura rien. »

Je n'aime pas à voir qu'une souillon d'auberge,
Sitôt qu'un voyageur doute de sa vertu,
Se trousse jusqu'aux poils pour montrer qu'elle est vierge
Et crie en s'écartant : « Tiens ! cochon ! bandes-tu ? »

Je n'aime pas à voir cette Sapho mascule
Qui, dans sa chambre, habille une fille en garçon,
Lui baisse la culotte et froidement l'encule
Avec un godemiché plus gros qu'un saucisson.

Je n'aime pas à voir deux gousses en famille
Dont l'une fait la femme et l'autre le mari
Adopter un enfant comme leur propre fille
Pour leur lécher le cul, la bouche et le nombril.

Je n'aime pas à voir pendant sa nuit de noces
Un jeune époux trousser la pucelle, et jaunir
En trouvant sur le ventre, autour des poils en brosse,
Trois gros vits tatoués près du mot : « Souvenir. »

Je n'aime pas à voir la jeune chevrière
Qui se trousse à genoux au milieu du troupeau,
S'ouvre au bouc noir qui vient la saillir par derrière
Et lui rit quand le poils lui chatouillent la peau.

Je n'aime pas à voir la mère trop bonasse
Montrer à ses enfants le con qui les cracha
Et les entendre dire : « Oh ! la sale connasse !
Faut pas compter sur nous pour te bouffer le chat ! »

Je n'aime pas à voir que la mode se perde
D'introduire le vit aux filles par le con.
À force de les foutre au cul jusqu'à la merde
Elles n'ont plus qu'un trou. De quoi sert le second ?

Je n'aime pas à l'heure où l'on se couche
La putain qui m'aborde avec des yeux ardents
Et sans me dire mot, fourre un doigt dans sa bouche
Pour m'offrir de pisser mon foutre là-dedans.

Je n'aime pas à voir que Margot s'accroupisse
Devant une façade, ouvre son cul tout nu,
Vise le soupirail de la cuisine pisse

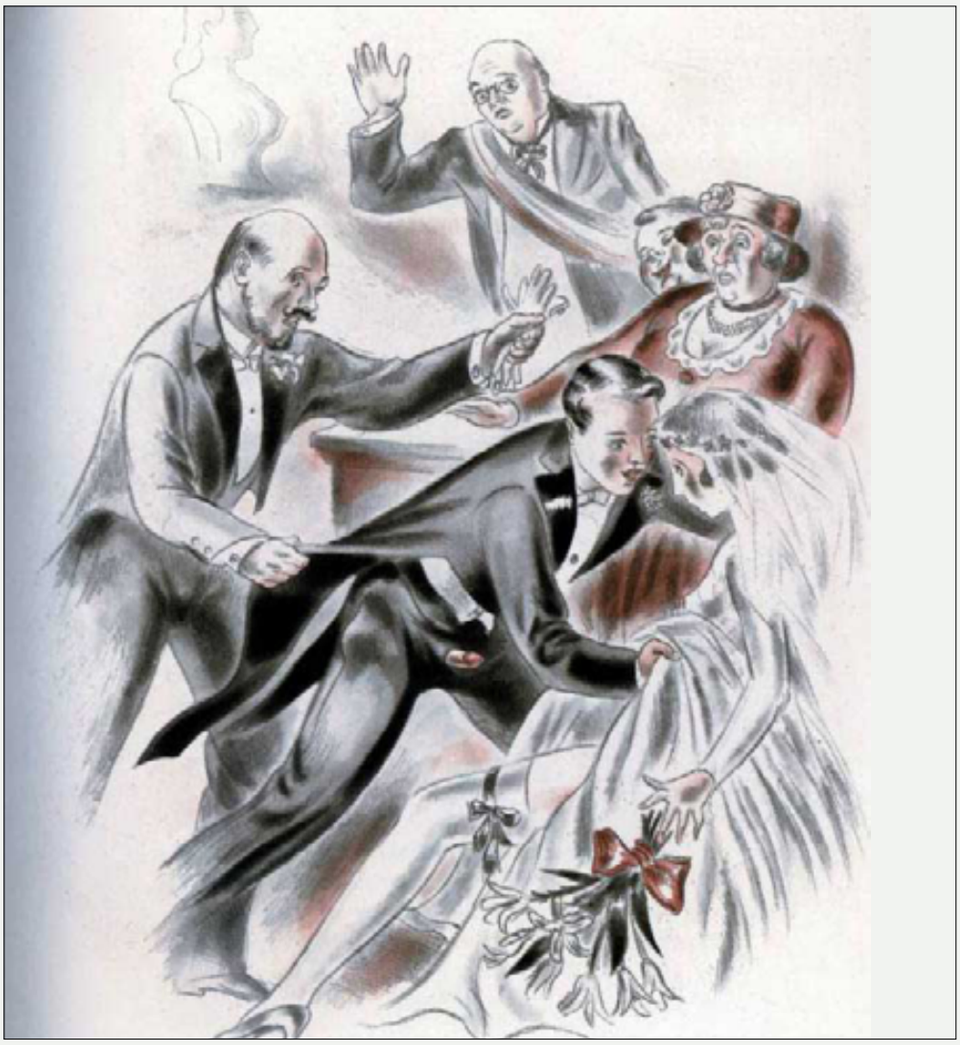
Sur l'entremets glacé d'un honnête inconnu.

Je n'aime pas à voir la bouche obscène et large
D'Iris qui suce au parc le vit d'un bourricot
Pour savoir si c'est bon quand un âne décharge
Et qui trouve à son foutre un parfum d'abricot.

Je n'aime pas à voir la Princesse Z...
Toute nue et très grise au milieu d'un souper
Se fourrer dans la vulve un os de gigot tiède
Et foutre avec ce vit nouveau, pour s'occuper.

Je n'aime pas à voir la môme ridicule
Qui va dire en pleurant aux commissariat :
« Depuis que j'ai neuf ans mon grand-père m'encule ! »
Et pour si peu de mal nous fait tant d'arias.

Je n'aime pas à voir la mère sans prudence
Qui fait coucher Yvonne avec son frère aîné,
Puis entre en entendant gémir le lit qui danse
Et les trouve pine au con, et l'air gêné.



Je n'aime pas à voir la vierge qui se trousse
Debout devant la glace, une brosse à la main,
Brosse jusqu'au nombril sa longue toison rousse
Et se fourre le manche à fond dans le chemin.

Je n'aime pas la gourmande Christine
Sucer le con d'Èva que le foutre inondait,
Laper comme un enfant qui lèche une tartine
Et lui prêter sa bouche en guise de bidet.

Je n'aime pas à voir deux filles du même âge

Tête bêche au milieu de leur lit virginal
Lécher leurs petits cons encore sans plumage
En avalant des vits par l'orifice anal.

Je n'aime pas à voir une célèbre grue
Entrouvrir son derrière au-dessus du balcon
Et pisser un torrent d'urine dans la rue
Devant quinze gamins qui lui zyeutent le con.

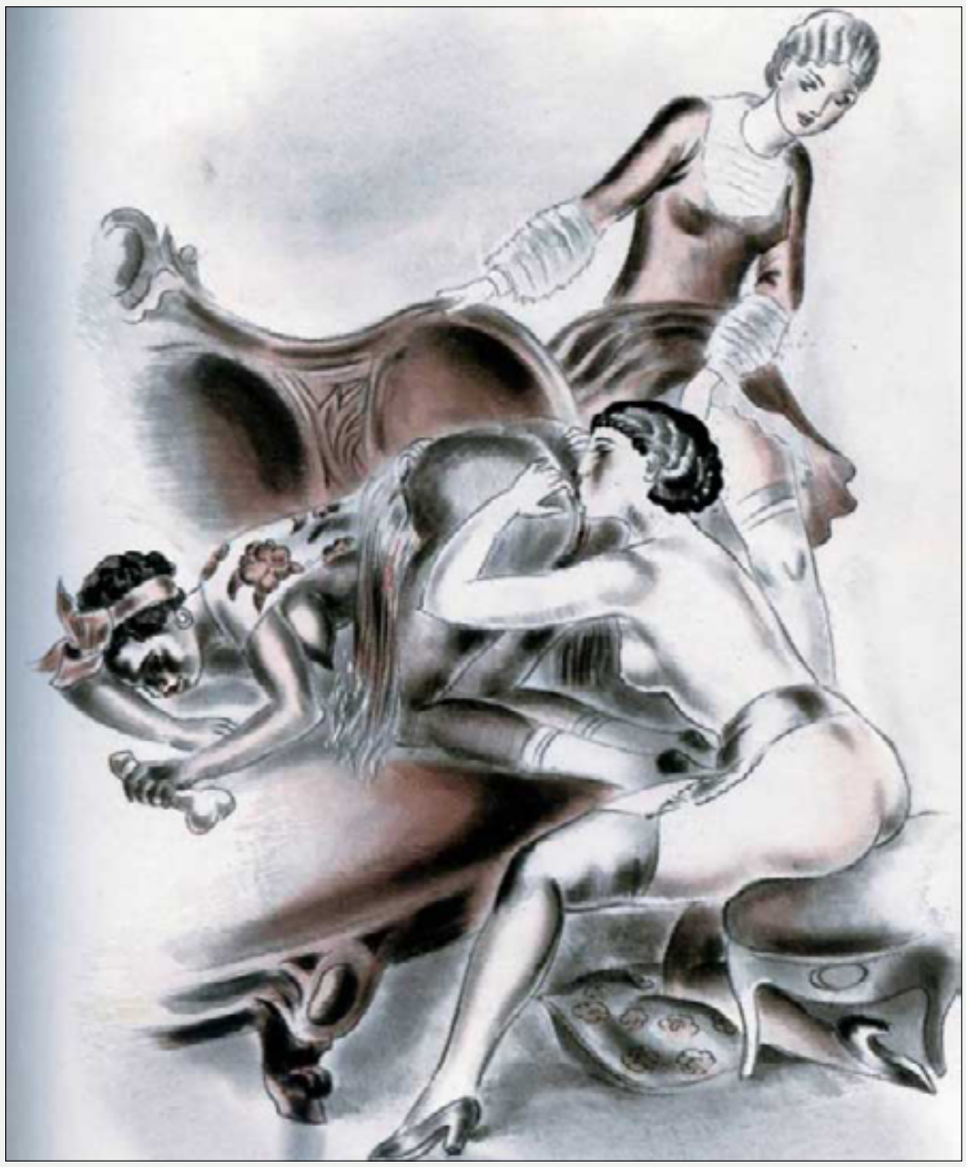
Je n'aime pas à voir la gosse qui babille
Dire qu'elle n'a pas de poils, qu'elle fait tout, tout, tout,
Mais ne peut pas sucer sans qu'elle dégobille
Et que pour l'enculer, faut bien mouiller le trou.

Je n'aime pas à voir le potache qui passe
Une photographie obscène de sa sœur
Pour faire brusquement bander toute la classe

Et (quand il est surpris) bander le professeur.

Je n'aime pas à voir dans les rocs de Sallanches
La Savoyarde en rut qui se trousse debout,
Montre sa vulve noire entre deux cuisses blanches
Et soupire : « Merci » chaque fois qu'on la fout.

Je n'aime pas à voir une obscène pucelle
Qu'on déflore aux deux trous et morceau par morceau
Et qui veut qu'on la foute un coup sous chaque aisselle
Pour n'avoir plus un poil qui reste encore puceau.



Je n'aime pas à voir un vieux garçon morose
Prendre dans un bordel la bonne de son choix
Qui se laisse enculer et fait feuille de rose
Dix sept heures par jour pour trente francs par mois.

Je n'aime pas les mœurs des îles Philippines
Où l'on voit en public, sur le seuil des maisons,

Des filles s'enfiler avec de fausses pines
Dès qu'elles ont vidé les couilles des garçons.

Je n'aime pas qu'Iris, quand sa motte est coiffée,
Considère son cul dans une glace à main,
Poudre ses cuisses d'ange, ouvre sa chair de fée,
Puis s'avive l'anus au crayon de carmin.

Je n'aime pas à voir la pauvre maquerelle
Qui, sur le tard, s'éprend d'une de ses putains,
Lui baise le derrière et se branle sur elle
Sans émouvoir le con ni raidir les tétins.

Je n'aime pas qu'Iris, de ses tétons en poire,

Se fasse un autre con pour mon vit plus nerveux.
Le foutre qui jaillit et qu'elle voudrait boire
Se perd sur son visage et dans ses purs cheveux.

Je n'aime pas à voir la princesse de Grèce,
Qui, menée au bordel par sa fille d'honneur,
Frotte sa bouche obscène au cul de la négresse
Et crie en déchargeant : « C'est là qu'est le bonheur ! »

Je n'aime pas à voir la souple Marceline
Qui dit à son cousin : « Mon chéri, bandes-tu ?
Viens m'enculer, j'ai pris ma vaseline. »
Ce langage est lascif et blesse la vertu.

Je n'aime pas à voir la pucelle qui gueule
« Je suis trop en chaleur, maman, je vais baiser.
C'est crevant de toujours me branler toute seule
Quand j'ai déjà du poil qui commence à friser. »

Je n'aime pas à voir le garçon sur la fille
Donner des coups de cul et danser le galop
Aux applaudissements de toute la famille
Qui dit : « Ca vient, putain ! Fais-la jouir, salop ! »

Je n'aime pas à voir le potager plein d'ombre
Où la fille de ferme, accroupie à l'écart,
Célèbre ses amours avec un vert concombre
Dans un con large et chaud qui gante seize et quart.

Je n'aime pas à voir deux bas en fil d'Écosse
Composer sur mon lit le vêtement complet
De l'impubère enfant, de la très sale gosse
Qui tète encore mon vit pour en tirer du lait.

Je n'aime pas à voir l'époux à la mairie
Qui, dès que son désir reçoit le sceau légal,
Flanque sa pine au con de sa femme chérie
Pour remplir en public le devoir conjugal.

Je n'aime pas à voir la jeune mariée
Dire au jeune mari : « Mon petit Adrien,
Sur les lèvres du con, je suis avariée
Encule-moi plutôt, tu n'attraperas rien. »

Je n'aime pas à voir la dame très bien mise
Qui sitôt qu'un monsieur demande : « De qui c'est ? »
Relève son manteau, sa jupe et sa chemise
Et dit : « Mes poils du cul viennent de chez Doucet. »

Je n'aime pas à voir la vieille phallophore
Plonger un godemiché béni par sa grandeur
Dans l'honorable con de Lucy Phélix Phaure
Qui minaude : « Finis, vilain petit bandeur ! »

Je n'aime pas qu'un prêtre, absolvant ses ouailles,
Trouve dix-sept garçons qui, du soir au matin,
Ont gaiement enfilé madame de Noailles
Et disent avec un soupir : « Quelle putain ! »

Je n'aime pas à voir la jeune sous-préfète
Qui dit en se troussant à la fin d'un dîner :
« Si je montre mon cul, c'est que je suis bien faite,
Messieurs, mais ce n'est pas pour le faire piner. »

Je n'aime pas à voir, gravée en frontispice,
Une Agnès qui se branle, et cette inscription :
« Papa, quand je décharge on dirait que je pisse. »
C'est mal d'encourager la masturbation.

Je n'aime pas Philis, tendre violoniste,
Qui répond, en fermant ses admirables yeux :
« En musique, monsieur, je ne suis qu'onaniste,
Et c'est Yseult qui me branle le mieux. »

Je n'aime pas à voir la chrétienne économe
Qui baise avec son fils dans le sein du péché
Parce que c'est trop cher de payer un jeune homme
Et qu'elle a déchiré son dernier godemiché.

Je n'aime pas à voir la rêveuse peinteresse
Qui, fière de son poil récemment épaissi,
Se peigne à fond, l'allonge et s'en fait une tresse
Pour être tout à fait Léonard de Vinci.

Je n'aime pas à voir dans un bal triste et piètre
La jeune fille en bleu baiser sur le balcon
Et prendre ingénument des rideaux de fenêtre
Pour essuyer la pine et torcher le con.

Je n'aime pas à voir deux jeunes lycéennes
Écrire bouche à bouche un volume de vers
Intitulé : « Les poils pleureurs des Lesbiennes

Ou l'Art de regarder les Vulves à l'envers. »

Je n'aime pas à voir la fille au con hirsute
Qui s'expose en levrette et se branle dessous
En criant : « Ha ! Ça vient ! lèche mon cul, je jute ! »
Au vieux miché qui lèche et qui donne cent sous.

Je n'aime pas à voir la petite gamine
Qui dit aux vieux pinceur : « Espèce de poussah !
Si vous voulez mon cul pour vous laver la pine
Faudrait le demander plus poliment que ça. »

Je n'aime pas à voir la malheureuse arpète
Qui ne peut plus s'asseoir et pleure à l'atelier :
« Ils me font tous l'amour par le trou que je pète,
J'en fais caca partout, jusque dans mes souliers. »

Je n'aime pas à voir au con d'une danseuse
Le sperme du coiffeur qui vient de la farder,
S'il me fallait la foutre encore toute poisseuse
Pas un poil de son cul ne me ferait bander.

Je n'aime pas à voir dans les « Dames seules »
Deux filles de quinze ans, allant en pension,
Frottent leurs petits culs sur leurs petites gueules
Et se fassent minette avant la station.

Je n'aime pas à voir quand j'achète un cantique
La vendeuse passer la langue entre ses dents,
Faire un signe de l'œil vers l'arrière-boutique
Et me sucer le vit sitôt qu'elle est dedans.

Je n'aime pas à voir une Sainte-Nitouche
Paisible, à sa fenêtre et d'un air innocent,
Cracher le foutre épais qui lui remplit la bouche
Pour le regarder choir sur la tête d'un passant.

Je n'aime pas à voir, par économie,
Un garçon qui pourrait payer une putain
Donne à sa jeune sœur des goûts de sodomie
Et soit toujours planté dans son gros intestin.

Je n'aime pas à voir quand je joue une aubade
La dame de mon cœur apparaître au balcon
Toute nue à minuit avec une tribade
Qui porte un godemiché bandant sur l'os du con.

Je n'aime pas à voir la fille qui décharge,
Qui s'agite et qui crie en se gorgeant la chair
Avec un aubergine extravagammement large,
Les cuisses sur le ventre et les deux pieds en l'air.

Je n'aime pas à voir la fille peu farouche
Qui, près du piano, suce son professeur
Et puis, comme un bonbon, de la bouche à la bouche,
Fait avaler le foutre à sa petite sœur.

Je n'aime pas à voir, la nuit, près de la darse,
Les jambes dans la boue et le vit dans la « M »,
Un matelot brutal enculer une garce
Avec une mornifle en guise de *cold-cream*.

Je n'aime pas à voir dans un bal de familles
Que l'hôtesse dispose une chambre d'ami
Et des lits de repos, au gré des jeunes filles,

Pour sucer leurs danseurs ou se faire mimi.

Je n'aime pas à voir une enfant qui pleurniche
Et qui dit qu'un monsieur qu'elle ne connaît pas
A pissé du blanc d'œuf au bord de sa moniche
Et que ça lui fait mal dans le cul par là-bas.

Je n'aime pas à voir ces petites grenouilles
Qui rôdent sous la pluie et qui parlent gascon
Avec une main prête à vous prendre les couilles
Sous une bouche en fleur prête à servir de con.

Je n'aime pas à voir ces gamines, en outre,
Qui branlent les messieurs sur des tranches de pain
Et qui font sucrer leurs tartines de foutre
Par un petit marchand de gaufres suburbain.

Je n'aime pas à voir les pâles apprenties
Raccrocher les flâneurs, se trousser le chiffon
Pour montrer qu'elles n'ont pas de poils aux parties
Et ne pas se vanter d'avoir un chancre au fond.

Je n'aime pas à voir la fillette morose
Turbiner par la bouche et par le troufignon
Et faire le travail avec feuille de rose
Avant son catéchisme et sa communion.

Je n'aime pas à voir qu'une fille se plaise
A suivre au cabinet son frère, et non sans goût,
Pour se faire enculer sur le siège à l'anglaise
Et noyer l'embryon dans le tout à l'égout.

Je n'aime pas à voir sous les yeux d'une aïeule
La mère et les trois fils faire un papa cocu.
Le premier par le con, le second par la gueule
Et le petit dernier par le tuyau du cul.

Je n'aime pas à voir la fillette morose
Que sa marraine exerce au culte de Sapho,
Mais qui ne sait pas bien faire feuille de rose
Ni mordiller les lèvres comme il faut.

Je n'aime pas à voir la gosse qu'on enferme
Dans un cabinet noir parce qu'elle a tété
Son frère, et que, la bouche encore pleine de sperme,
On l'a vue au salon cracher ça dans le thé.

Je n'aime pas à voir la sale galopine
Qui fait signe d'en face au gamin du second
Et qui prend vivement son doigt pour une pine
Quand le petit bandeur prend sa main pour un con.

Pybrac
de Pierre Louÿs (1870-1925),
(manuscrit autographe de 1894)

a fait l'objet d'une première publication
en 1926.

ISBN : 978-2-89668-205-8
© Vertiges éditeur, 2010
– 0206 –